
M A N U S C R I T

ENTRE / SORT

de Nico Boon

traduit du néerlandais (Belgique) par Isabelle Grynberg

cote : NEE25D1382

année d'écriture de la pièce : 2019
année de traduction de la pièce : 2024



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit dans le cadre du projet Livre de mots, avec le soutien de la
Maison Antoine Vitez, du Performing Arts Fund NL, du Flanders Arts Institute
et de Flanders Literature ».

Concept, texte, jeu
Coaching
Dramaturgie
Scénographie
Technique et lumière
Stage de mise en scène

Nico Boon
Willem de Wolf
Roos Euwe
Joris Perdies
David de Joode
Runa Robbroeckx

Production
Coproductie
En partenariat avec

Voss vzw
C-Takt, De Brakke Grond,
CC Berchem (désormais Corso), CC De Plotter, De
Nwe Tijd
gouvernement flamand, Fonds flamand pour la
littérature (désormais Literatuur Vlaanderen)

Avec le soutien du

Début

Fins

M B W

Les trois hôpitaux

Diaporama

Un homme

L'école de théâtre

Lui

Diaporama : les photos

Le texte se compose de plusieurs parties qui peuvent être jouées dans un ordre différent.

DÉBUT

Le 17 décembre 2002,
je me réveille
au milieu de la nuit.

Le professeur qui m'avait donné
la veille ma première évaluation
à l'école de théâtre
est assis de l'autre côté de ma chambre.

Il fume une cigarette Barclay à filtre.
Derrière les verres de ses lunettes,
sur lesquels se reflètent les chiffres rouges luminescents
de mon radio-réveil, ses yeux me fixent.

Je sais que j'hallucine.

Le professeur se lève,
il tapote sa cigarette et fait tomber les cendres
sur l'un des livres ouverts par terre,
vient jusqu'à mon lit,
et se penche sur moi.

Derrière les verres de ses lunettes aux reflets rouges,
je vois les rides autour de ses yeux sévères, perçants,
au regard le plus souvent ironique.

Lentement, il porte son index vers mon front
et l'arrête à quelques millimètres de ma peau.
Il marmonne de façon à peine compréhensible :
« Au fait, y a-t-il quelqu'un dans cette tête ? »
Et avec son index,
il tape sur mon front à intervalles réguliers,
répétant le signal du S.O.S. en morse.

Jusqu'à ce que – bien que déjà endormi –
je me rendorme
dans mon sommeil.

L'odeur de son déodorant Davidoff
se répand ensuite encore quelque temps dans ma chambre.

Le lendemain,
le 18 décembre 2002,
par coïncidence le jour de mon anniversaire,
je n'emprunte pas mon chemin habituel
vers le centre-ville,
mais je décide
de faire un long détour.
Je ne sais pas très bien pourquoi.
Peut-être parce que je trouve qu'un long détour est
une belle métaphore de ma vie.

À hauteur de la place du Jeu de Balle, je me sens fatigué
et je m'assieds sur un banc.

Un homme que je croise au café passe.
Je lui fais signe de la main.

Je fais défiler les messages sur mon portable
parce que ça semble me donner une fonction.

Puis, je regarde à gauche.

Entre mon banc
et une poubelle un peu plus loin,
je vois traîner quelque chose.

Quelque chose de rectangulaire.

On dirait un colis.

Je me dirige vers le colis.
Sans trop réfléchir,
je retire l'emballage jaune de la Fnac
qui enveloppe le colis.

J'ouvre le livre
que le colis contient.

Et je sens aussitôt qu'il m'aspire.

FINS

Ingeborg Bachman : en s'endormant alors qu'elle fumait une cigarette au lit

Francis Bacon : en voulant à tout prix conserver une poule dans la neige en plein hiver

Roland Barthes : renversé par une camionnette de blanchisserie

Alexandre Bogdanov : en s'injectant le sang d'un jeune homme atteint de la malaria et de la tuberculose, en quête d'éternelle jeunesse

Tycho Brahe : par respect de l'étiquette, il n'a pas osé se rendre aux toilettes lors d'un banquet

Empédocle : en sautant dans un volcan pour essayer de prouver qu'il était un dieu

Kurt Gödel : de dénutrition pendant l'hospitalisation de sa femme, car il refusait de manger un repas qu'elle n'avait pas préparé

Héraclite : déchiqueté par des chiens après s'être entièrement couvert de fumier pour combattre une inflammation de la jambe gauche

Attila le Hun : d'un saignement de nez lors d'une nuit de noces

Bohumil Hrabal : en tombant de la fenêtre d'une chambre d'hôpital alors qu'il tentait de donner à manger à des pigeons

L'empereur Claude : en s'étouffant avec une plume pendant qu'il vomissait

L'empereur Titus : à cause d'un coléoptère qui, entré dans son nez, y est resté pendant sept ans et a mangé une grande partie de son cerveau

Jean-Baptiste Lully : de gangrène, après avoir transpercé son pied avec sa baguette en dirigeant un opéra qu'il avait composé

Christopher Marlowe : d'un coup de poignard dans l'œil lors d'une bagarre dans un café

Yukio Mishima : décapité par ses meilleurs amis après avoir tenté, avec une organisation paramilitaire qu'il avait lui-même fondée, de perpétrer un coup d'État lors duquel il a, entre autres, capturé un général et prononcé, sur le balcon d'une base militaire, un discours que personne n'a écouté. Sur quoi, il s'est éventré avec un sabre. Son meilleur ami, et possiblement son amant, a essayé à trois reprises de séparer sa tête de sa nuque, a abandonné et c'est finalement un deuxième ami (et possiblement un amant) qui a dû achever la décapitation.

Mithridate : au bout de dix-sept jours de torture avec des insectes, finalement évidé vivant

Arnold Schönberg : un vendredi 13, bien que toute sa vie durant il ait eu une peur bleue du chiffre treize et que c'est entre autres pour cela qu'il a développé un système musical dodécaphonique

Percy Shelley : en disparaissant en mer avec son bateau

Anton Tchekhov : avec un verre de champagne dans la main, en disant : « *Ich sterbe...* » (je meurs)

Tennessee Williams : en s'étouffant après avoir avalé le bouchon d'un flacon de gouttes pour les yeux

Paul Celan : dans la Seine

Virginia Woolf : dans l'Ouse

Raspoutine : dans la Neva

Jeff Buckley : dans la Wolf

Hart Crane : dans le golfe du Mexique

Natalie Wood : dans l'océan Pacifique

Enrique Granados : dans le canal de la Mer du Nord

Friedensreich Hundertwasser : à bord du RMS Elizabeth II, dans l'océan Pacifique

Benjamin Guggenheim : à bord du Titanic, dans l'océan Atlantique

Whitney Houston : dans une baignoire

Cesare Pavese : dans une chambre d'hôtel

Sylvia Plath : dans un four

Gérard de Nerval : à un réverbère

Elliot Smith : dans un parc

Primo Levi : en tombant d'un escalier

Stefan Zweig : en exil, dans les bras de sa femme

par son frère

par son mari

par leur père

par un robot

par une noix de coco

par une morsure de serpent

par les services secrets

en percutant un enfant en bas âge à ski

en tombant sur la pointe d'un javelot pendant un cours de gym

par électrocution

par une coupe empoisonnée remplie de cerfeuil des fous

par les membres de son propre fan-club

en s'étouffant avec la cerise d'un cocktail

par une infection contractée en avalant un cure-dent

par un palet de hockey volant

par une piqûre de raie pastenague

en retenant le plus longtemps possible son urine pour un jeu radiophonique

par les rotors d'un hélicoptère au décollage

par la chute d'un panneau publicitaire de McDonald's
par une balle qu'un collègue acteur a tirée ignorant que le revolver était chargé
en jouant 50 heures d'affilée à Minecraft en ligne
en perdant connaissance après avoir glissé et en se noyant finalement dans l'écuelle à
eau du chat
par l'explosion d'un appareil IRM lors d'un examen radiologique de routine
en chutant d'une falaise à cause d'une maladresse en conduisant un gyropode, bien
qu'inventeur du Segway
par la tête tranchée d'un cobra tué vingt minutes plus tôt pour préparer une soupe
aphrodisiaque
en tenant un livre contre son cœur et en disant à sa compagne enceinte de sept mois, en
direct sur YouTube : « tire ma chérie, cette bible retiendra la balle »
par la pointe en acier d'un parasol de plage qui s'est envolé à cause d'une tempête
soudaine
par une lampe à lave qui a explosé
par un réflecteur de chaussée qui s'est détaché
par la chute d'une météorite
par la chute d'une vache à travers le toit
par un tapis roulant qui s'est emballé
en marchant entre le quai et le bateau de croisière en whatsappant
en effectuant un numéro de strip-tease sur un piano qui descend du plafond, dont le
moteur hydraulique se met à dysfonctionner, remonte brusquement et écrase la strip-
tiseuse à moitié nue, entre le plafond et le piano qui remonte
en faisant la planche sur le balcon au 24^e étage
en essayant d'empêcher les portes du métro de se fermer avec sa canne d'aveugle
en essayant de découvrir à quoi sert un certain bouton
en posant une pomme sur sa tête et en demandant à un soi-disant génie littéraire de tirer
sur la pomme avec une arbalète

ici, maintenant, la semaine prochaine, le mois prochain
à la veille du nouveau millénaire

de cancer
d'une rupture d'anévrisme aortique
d'intoxication éthylique
d'une intervention chirurgicale bénigne
d'une infection fongique

d'amour
de désespoir
par conviction
faute de mieux

en tant que dernier membre de la famille
tandis qu'une infirmière pose une main sur votre front
entouré-e de quelque trente mille personnes

en été
dans un embouteillage
sans que personne le remarque

crucifié-e
le visage rougi

lors d'une discussion sur la couleur de peau du père Fouettard

tout à l'heure
après le spectacle
en sortant du théâtre
alors que votre bière à moitié entamée est encore posée sur le comptoir du foyer,
et qu'une personne employée à l'accueil du théâtre, très pressée de rentrer chez elle à
vélo,
vous renverse

ou plus tard cette nuit,
pendant que vous rêvez,
chez vous,
au lit,
avec des flashes du spectacle qui défilent encore dans votre tête
dans un incendie causé par un chargeur Apple

M.B.W.

Nous écrivons le 21 août 1971, trois heures du matin.

Dans un lit à New York, une femme américaine agonise. Elle peut encore à peine parler et a du mal à respirer. À 3 h 03, une dernière convulsion lui est fatale. Deux heures plus tard, à 5 h 23 précisément, on constate sa mort. Le lendemain, sa dépouille est placée dans un cercueil luxueux en bois d'ébène poli. Quelqu'un y dépose un appareil photographique, un Leica II, fabriqué à Brême, en Allemagne, en 1930, au boîtier en fer massif, avec un objectif d'une focale de 50 mm et une vitesse d'obturation de 1/1000.

Deux jours plus tard, le 24 août 1971, le Leica et la femme disparaissent ensemble sous terre.

Nous écrivons à présent le 16 décembre 1944. Il est 15 h 15.

Le cinéma Rex, sur l'avenue De Keyser, à Anvers, projette le film *Buffalo Bill*. La salle est comble. Buffalo Bill est attaché à un mât totémique autour duquel des Sioux hurlants exécutent une danse guerrière effrénée. Le chef de tribu agite sa hache de guerre face au visage pâle. Une scène captivante. Le public retient son souffle.

Il est à présent 15 h 17 et un missile V2 frappe le cinéma Rex. Le V2 – *Vergeltungswaffe Zwei* (arme de représailles deux) – est le nec plus ultra de la technologie de pointe militaire allemande : 8 900 litres de carburant, 975 kilos d'explosif, une longueur totale de 14 mètres, une vitesse maximale de 5 400 kilomètres/heure. Une conception du docteur Wernher von Braun, un astrophysicien célèbre, que les États-Unis engageront par la suite pour contribuer au lancement des fusées Apollo vers la lune.

Le V2 qui frappe le cinéma Rex est particulièrement *gründlich* (minutieux). En à peine deux secondes, il ne reste de tout le bâtiment qu'un gigantesque cratère rempli de restes humains, de pierres pulvérisées et de ferraille tordue.

Bilan : 567 morts, 191 blessés, 11 habitations avoisinantes démolies.

Nous revenons en arrière. Nous remontons deux minutes dans le temps.

On est le 16 décembre 1944. Il est à nouveau 15 h 15. Un missile V2 de Von Braun traverse le ciel. Le cinéma Rex est toujours dans la visée du missile.



Margaret Bourke-White se promène en uniforme sur l'avenue De Keyser. Margaret a vingt ans et vient d'arriver, il y a à peine deux semaines, dans la ville d'Anvers libérée. Elle est infirmière dans l'armée américaine. Margaret regarde autour d'elle. Les Anversois flânent, détendus, le long de l'avenue De Keyser. Ils et elles rient et bavardent, certains garmements la sifflent même.

Et puis, soudain, il est 15 h 17 et le V2 s'abat. Margaret se recroqueville et sous une pluie de débris de verre, elle se met à courir.

Vingt secondes plus tard, elle est la première infirmière sur les lieux.

Au moment où le V2 a frappé, tout n'était que bruit et fureur, mais à présent tout est recouvert d'une épaisse couche de silence. Seul le battement de son cœur est un métronome qui cherche à rythmer cette épouvantable absence de bruit. L'odeur fétide de chair humaine calcinée la frappe en plein visage. Elle suffoque, elle aspire à de l'air, mais tout ce qui entre dans sa gorge n'est que poussière.

Entre-temps, il est 15 h 21 et Margaret Bourke-White se rappelle qu'elle est infirmière et qu'elle se trouve ici au bord d'un charnier. Elle entame une descente en enfer. Pas à pas, elle s'enfonce dans le cratère. Elle trébuche sur des restes sanglants qui étaient des corps humains. Machinalement, elle commence à faire des pansements, à recoudre des plaies, à étancher le sang, à déblayer des débris, à rassembler des parties de corps.

Six jours plus tard, le 22 décembre 1944, après le retrait de tous les corps des décombres, elle trouve un appareil photo intact dans les gravats.

Il s'agit d'un Leica II, fabriqué à Brême, en Allemagne, en 1930, au boîtier en fer massif, avec un objectif d'une focale de 50 mm et une vitesse d'obturation de 1/1000.

Nous écrivons à présent le 1^{er} mai 1945, à midi et quart.

Margaret Bourke-White n'est plus infirmière. Grâce au Leica qu'elle a trouvé, elle est désormais une photographe de guerre officielle. Elle se rend le long de la ligne de front et avec un mélange de bravade et d'intuition, elle photographie des détails qui passent